

DIEU EXISTE ABSOLUMENT SPINOZA DELEUZE

« ...Deleuze glose : « Dieu existe “absolument”, et produit une infinité de choses dans “l’infinité absolue” de ses attributs (donc en une infinité de modes) » (ibid., p. 103).

Et il ajoute en note :

« Voir Éthique I, 16, démonstration : *infinita absolute attributa*. »

Où la quasi-inclusion l’un dans l’autre, l’homophonie finale devenant presque paronomase, fait que les mots ici ne sont pas des sons plus du sens, mais des signifiants qui disent la vérité l’un de l’autre, se renforcent l’un par l’autre, montrant que leur mode de signifier n’est pas étranger à leur sens. Ce qui n’est manifestement d’aucun intérêt pour le philosophe, qui ne semble pas soupçonner que tout ce qui arrive au langage compte, dans le langage. Surtout s’il s’agit d’un discours aussi rigoureux que celui de Spinoza. Auquel en même temps on sait qu’il accorde la plus grande attention.

Il manque donc quelque chose à cette attention du philosophe. Et pourtant il ne cesse de revenir au corps, à ce que Spinoza dit du corps : « Lorsque Spinoza dit : Nous ne savons même pas ce que peut un corps, cette formule est presque un cri de guerre. Il ajoute : Nous parlons de la conscience, de l’esprit, de l’âme, du pouvoir de l’âme sur le corps. Nous bavardons ainsi, mais nous ne savons même pas ce que peut un corps. Le bavardage moral remplace la vraie philosophie » (ibid., p. 234).

On est là dans une belle contradiction. Car autant Deleuze y accorde d’importance, et avec raison, autant il ne voit pas que, du point de vue (qu’il n’a pas) de ce qu’un corps fait du langage, ce qu’il critique est justement ce qu’il est en train de faire. Et le « cri de guerre » reste un cri de guerre, mais contre sa propre méthode, la méthode académique en philosophie, l’académie du signe. Car nous ne savons même pas ce que peut le continu dans le langage, qui est ce que le corps fait au langage. Le bavardage du signe remplace une poétique de la pensée. Une écoute.

Deleuze dit bien :

« La force d’une philosophie se mesure aux concepts qu’elle crée, ou dont elle renouvelle le sens, et qui imposent un nouveau découpage aux choses et aux actions » (ibid., p. 299). Le problème est que les concepts nouveaux ne s’inventent pas à partir de rien, dans l’azur, mais dans une histoire, dans un langage, dans une langue. Et Spinoza lui-même dit, comme on n’avait jamais fait avant lui, que le corps y a sa part. Deleuze le sait, mais il ne l’entend pas. Pourtant, lui-même, sans le savoir, laisse passer un peu de cet impensé, dont on ne peut pas faire l’économie, quand, un peu plus loin, à propos de la « triple importance » du concept d’expression, « du point de vue de l’être universel, du connaître spécifique, de l’agir individuel » (ibid., p. 304), pour la « communauté Spinoza-Leibniz », il ajoute : « Même s’ils divergent en chaque point, dans leur usage et leur interprétation du concept. Et déjà les différences formelles, les différences de ton préfigurent les différences de contenu. » C’est donc que ces différences de « ton » jouent un rôle dans le concept. Mais comment saisir un ton ? Certainement pas avec le couple de la forme et du contenu, qui a fait ses preuves.

Le paradoxe du rapport de Deleuze à Spinoza, et toute son admiration conceptuelle n’y peut rien, c’est qu’il n’est pas de conception plus opposée à celle de Spinoza que la conception qu’il

a de la pensée, et du langage. Ce livre sur Spinoza fait de l'anti-Spinoza sans le savoir. Parce qu'il n'y a pas plus anti-Spinoza que le signe. Dans lequel se déroule le bavardage du concept, qui n'a pour tout corps que le corps des professeurs de philosophie. »

Poétique de la pensée : le latin de Spinoza